

Révolution, de l'Empire et de la Restauration en des termes qui expliquent mieux sa conduite en 1848, que son discours de 1852. Nous pourrions nous-même à l'appui de notre dire glaner maints passages dans ses autres livres, mais nous aurions l'air de vouloir opposer M. de Musset à lui-même, ce qui est loin de notre pensée, ayant uniquement en vue d'établir que malgré ses dédains, ses fantaisies sceptiques, malgré même sa fameuse apostrophe à Voltaire dans *Rolla*, malgré ses tics de gentilhomme, il est au fond, et plus qu'il ne le pense, moderne par les aspirations, par les tendances, par les habitudes de son esprit.

Les débuts de M. de Musset remontent, je crois, à 1829. Même au milieu des pétulances littéraires de cette époque, son entrée dans le temple des lettres fit scandale. Il s'y élança, cravache en main, le feutre retroussé, avec une cranerie de mauvais sujet, déchirant sur son passage avec ses éperons la tunique des muses, la bouche pleine de tirades, comme celles-ci, que j'extraits des *Contes d'Espagne et d'Italie* :

Oh ! je te montrerai si c'est après deux ans ,
 Deux ans de grincements de dents et d'insomnie ,
 Qu'une femme pour vous s'est tachée et honnie ,
 Qu'elle n'a plus au monde, et pour n'en mourir pas
 Que vous, que votre col où pendre ses deux bras ;
 Qu'elle porte un amour à fond comme une lame
 Torse, qu'on n'ôte plus du cœur sans briser l'âme ,
 Si c'est alors qu'on peut la laisser, comme un vieux
 Soulier qui n'est plus bon à rien.

Et cette autre :

Me jugeais-tu le cœur si large que j'y porte
 Deux amours à la fois, et que pas un n'en sorte ;
 C'est une faute encor ; mon cœur n'est pas si grand,
 Et le dernier venu ronge l'autre en entrant.

Malgré toutes les bizarreries calculées dont fourmillent les *Contes d'Espagne et d'Italie*, malgré le décousu et l'absence de composition qui les caractérise, ce n'était cependant point un